

# Enregistrement du témoignage sur la 2<sup>e</sup> guerre mondiale

Jean-Paul Ungerer  
né en 1933  
Erstein, 9 avril 2001

Je suis issu d'une vieille famille strasbourgeoise. Mes ancêtres sont en Alsace et à Strasbourg depuis plus de trois siècles. Certains mêmes sont strasbourgeois depuis l'origine. Donc je suis un Alsacien 100 %. De ce fait, mes ancêtres ont été imprégnés de la culture et de l'histoire de l'Alsace depuis plus de trois siècles... En 1939, quand la guerre a commencé, j'avais 6 ans.

Mes ancêtres ayant été imprégnés de tout ce qui s'était passé depuis longtemps, j'ai eu une espèce de culture alsacienne. Quand je suis né, je parlais l'alsacien, le français, et aussi l'allemand par la force des choses. Mes copains de rue parlaient l'alsacien. A la maison, je parlais français - mes parents parlant français... Ce qui fait que j'étais parfaitement bilingue, au moment de la guerre.

J'ai commencé ma scolarité à l'âge de 6 ans, et c'était en 39. Et en 1939, c'était encore l'école française parce que l'Alsace était encore la France - bien que la guerre ait commencé. Jusqu'en 40, nous étions Français. C'était " la drôle de guerre ", et Strasbourg avait été évacuée. Il n'y avait plus personne à Strasbourg, sauf quelques administratifs et des militaires, bien entendu. La plupart des Strasbourgeois ont été évacués dans la Dordogne à Périgueux.

Mon père avait un pied-à-terre à Sainte-Marie-aux-Mines. Mon arrière-grand-père ayant été pasteur dans la région, nous avons toujours des connaissances et un lieu où nous pouvions atterrir... Ce qui fait que nous n'avons pas été évacués en Dordogne. Par ailleurs l'administration de mon père, une assurance, s'était également établie à Sainte-Marie-aux-Mines. Donc j'ai commencé la guerre, si je puis dire, à Sainte-Marie-aux-Mines.

Nous habitons un appartement qui était situé dans une ferme. C'est comme ça que j'ai vécu au fond les premières péripéties de la guerre. Ce n'était pas un exil ; nous n'étions plus à Strasbourg. Donc j'ai commencé ma scolarité là-bas. J'étais en onzième au lycée de Sainte-Marie-aux-Mines avec ma sœur. Nous allions à l'école en plein hiver par des températures très froides : il fallait faire au moins une demi-heure de marche pour arriver jusqu'au village, ou la petite ville... Et la guerre, on n'en entendait pas parler.

À l'âge de 6 ans, qu'est-ce qu'on sait de la guerre ? Vous savez, on vit au jour le jour, on n'a pas de prises de position. On entend un peu les nouvelles, alors on dit que les Allemands ont fait ça et que les Français ont fait ça... Mais finalement, comme c'était " la drôle de guerre ", il n'y avait pas de faits marquants à cette époque. Jusqu'au jour de mai où on nous a dit au lycée : " Attention, les Allemands vont venir ; ils s'approchent, c'est dangereux ; ce sont des gens méchants qui tuent tout le monde et qui violent les femmes ; il faut être très attentif"... On nous a inculqué une espèce de terreur de l'Allemand. Il fallait même qu'on apporte des clous à l'école et qu'on répartisse ces clous sur la chaussée pour que les pneus des Allemands crèvent et qu'ils ne puissent pas avancer... Enfin des choses un peu stupides de ce genre... Ils avaient des chars ; alors des clous, qu'est-ce que ça pouvait faire ?

Subitement, ils arrivent. Toute la France du nord était pratiquement occupée... Mais dans les Vosges, il y avait le dernier bastion de résistance sur la côte d'Echery. Nous, nous habitons Echery, le village qui se trouve à côté de Sainte-Marie-aux-Mines. Sur la côte d'Echery, il y avait encore quelques batteries françaises qui, de temps à autre, tiraient un peu dans la vallée. Les Allemands s'approchaient et nous, nous habitons dans un no man's land, entre le village d'Echery et Sainte-Marie-aux-Mines : c'est là que se trouvait notre ferme. Subitement, arrive un commando d'Allemands. Ils pénètrent dans la ferme. On était cachés dans la cave. On avait peur : " Que va-t-il nous arriver ? " Ils arrivent... Comme tous les trouffions, ils ont leurs casques et leurs armes. Tout gentiment, ils ont demandé au

fermier : "Est-ce qu'on peut boire, on a soif". Comme il y avait une fontaine dans la cour, le fermier leur a donné à boire. Puis il y a eu une petite conversation. Alors j'ai dit : "Mais les Allemands, ça a l'air d'être des hommes comme les autres". Bien sûr, c'était la guerre ! Mais ils n'étaient pas hargneux, ils n'étaient pas méchants, ils ne tuaient personne : ils étaient là à faire leur métier, si je puis dire, de soldats. Pendant ce temps, les Français tiraient un peu encore. Puis la nuit est arrivée, et le commando a continué vers Echery. Quelques tirs sur la ferme, mais qui n'avaient pas fait de dégâts, et c'était l'armistice. Le drapeau blanc sur la ferme d'en face, la côte d'Echery. Les Français s'étaient rendus, et c'était fini. Terminée, la première partie, si vous voulez.

En juin 1940, c'était l'armistice ; en juillet, nous sommes rentrés à Strasbourg. C'était une ville encore complètement vide. N'étaient rentrés que ceux qui étaient dans la proximité de la ville. Mais les vrais Strasbourgeois, qui avaient été évacués, ont encore mis un bon mois avant de rentrer. Puis grand changement. En octobre 40, l'école recommençait. Les Allemands étaient là, avec des drapeaux à croix gammée dans les rues installés par les nazis.. Du jour au lendemain, j'ai été à l'école allemande. Et, à l'école allemande, il fallait écrire en gothique. Apprendre l'allemand n'était pas difficile pour moi, sachant très bien l'alsacien. Au fond, c'est la même chose : l'allemand est la langue écrite d'un dialecte qui est l'alsacien... Donc il n'y avait aucun problème. Sauf l'écriture, bien sûr. Car il fallait écrire en gothique !

Strasbourg s'est lentement réorganisée. Les habitants sont revenus, du moins les trois quarts (les autres sont restés dans le midi). Ils ont été vite embrigadés dans différents mouvements paramilitaires ou para-politiques. Les associations ont été dissoutes. Les mouvements de jeunesse n'existaient plus. On était embrigadé. A l'époque, mon père était fonctionnaire dans une compagnie d'assurance qui, en 45, a fusionné avec la Sécurité sociale... Comme il avait un poste important, et comme on ne faisait pas confiance à des fonctionnaires alsaciens, on l'a expédié dans le pays de Bade, en l'occurrence à Karlsruhe. Mon père est devenu fonctionnaire d'une sécurité sociale allemande. Il est resté là-bas pendant une bonne partie du début de la guerre - comme les instituteurs, qui ont été eux aussi "Umgeschuld" qu'on pourrait traduire en français par "réorientés".

Mon père revenait tous les week-ends à Strasbourg. Ma mère nous élevait comme elle pouvait. On ne pouvait pas dire qu'il y avait de la pénurie alimentaire ou matérielle. Cela s'est bien passé, au début de la guerre. Il y avait des restrictions alimentaires comme partout, mais pas de problèmes de ce côté-ci. Par contre, ce qui a fait beaucoup de peine à ma mère, c'est qu'elle a dû nous élever seule, sauf les week-ends et les vacances. Cette première partie de la guerre s'est ainsi déroulée jusqu'en 43...

En 43, j'avais 10 ans. A partir de l'âge de 10 ans, la jeunesse était embrigadée de force dans la jeunesse hitlérienne. On ne pouvait pas faire autrement. Certains n'y sont pas allés, et les parents ont été avertis sévèrement... En fin de compte, c'étaient surtout les lycéens qui étaient visés : on ne pouvait pas se soustraire à ça car sinon, on était éjecté du lycée. Mes parents voulaient que je fréquente un lycée. Ce lycée s'appelait le Lycée Kléber. Pendant la guerre, il été renommé "l'Ecole Bismarck"... J'étais donc élève dans la première année scolaire de l'Ecole Bismarck... C'est rigolo, mais enfin c'est comme ça : on nous collait un petit poignard dans la ceinture et un brassard hitlérien avec la croix gammée. Au début, ce n'était pas si mal. C'était un peu du scoutisme : on courait dans les campagnes, on allait chercher des plantes médicinales, on faisait des camps.

En même temps, c'était déjà un embrigadement idéologique et paramilitaire. On apprenait à marcher au pas. Le pire, c'était des défilés. Dans les actualités, on voit des souvenirs de guerre qui ont été tournés à Strasbourg avec une place Kléber (où Kléber avait disparu d'ailleurs parce que la statue avait été enlevée) renommée **Karl Roos Platz (?)**. C'était le nom d'un autonomiste alsacien, devenu héros national par les nazis, parce qu'il avait été fusillé à Nancy avec d'autres autonomistes - mais ça, c'est une autre histoire. Donc, cette place Kléber était remplie de drapeaux et les gens réquisitionnés étaient obligés de défiler sur des musiques allemandes avec des croix gammées partout... Nous les jeunesses

hitlériennes, nous étions incorporées de force - si je puis dire. C'était autre chose, les incorporés de force : c'étaient les militaires partis sur le front russe en 42... Mais nous, nous étions incorporés de force, si vous voulez, dans ce mouvement des jeunesses hitlériennes. Nous marchions derrière, au pas, sous la musique nazie. Personnellement, cela ne me plaisait pas du tout ce truc-là. Cela ne plaisait à personne. Lors de ces défilés, on commençait à marcher avec tout le monde. Mais, au fur et à mesure qu'on avançait, certains allaient à droite et d'autre à gauche, dans des ruelles latérales. Finalement, arrivés à la place Kléber, il n'y avait peut-être plus que 100 personnes ! On s'amusait à ça... À fiche le camp, quoi ! C'est comme ça que ça se passait.

Un jour, je ne voulais plus aller dans la jeunesse hitlérienne. Au début, je faisais la grève, je faisais l'école buissonnière. Mes parents croyaient que je partais, et je n'y allais pas... Le petit chef des Jeunesses hitlériennes me relançait chaque fois : "T'es pas venu : pourquoi ? Il faut venir ! On va te dénoncer, etc." Je n'y suis toujours pas allé. Au bout de 3-4 semaines, mon père reçoit une grande lettre avec une croix gammée sur la lettre. Vous savez, ces lettres officielles avec Hitler : « Le fils Hans Paul n'est pas venu aux Jeunesses hitlériennes depuis... » Un mois ou deux mois ? Je ne sais plus... C'était une lettre de menace : si je n'y retournais pas aux réunions hebdomadaires, on allait punir mon père et il en subirait les conséquences. Finalement, j'y suis retourné. Cela se passait début mai 44. J'y suis retourné quelquefois.... Puis les vacances scolaires ont commencé. Ensuite, je n'y suis plus jamais retourné parce que le mouvement des Jeunesses Hitlériennes a été supprimé pour "raison de guerre".

Pendant ce temps, mon père, qui en avait assez de faire le fonctionnaire en Allemagne, a changé d'orientation. Il avait une formation d'enseignant ; il était allé dans les assurances parce que mon grand père était déjà directeur de cette assurance. Il a repris l'enseignement comme prof de math dans un collège à Strasbourg. Notre vie de famille était de nouveau une vie plus normale, puisque mon père était de retour à la maison.

Ensuite... Qu'est-ce qui s'est produit ? Nous étions allés en vacances de temps à autre à Sainte-Marie-aux-Mines, dans notre ferme... Là, les choses avaient un peu changé. Le village d'Echery, près de Sainte-Marie-aux-Mines, était dans une zone qu'on appelait « *Sperrgebiet* » : il fallait avoir un « *Aussweiss* » ; tout le monde n'y avait pas accès... Comme nous avons pu prouver que nous étions en vacances à Echery, nous avons une espèce de sauf-conduit pour aller en vacances dans ce village. En dehors des villageois et des habitants du coin, personne n'avait accès à cette zone qui était à 3 ou 4 km à vol d'oiseau de la nouvelle frontière franco-allemande (puisque l'Alsace était annexée). Cela prouve comment était organisé le pays par les Allemands ! L'Alsace et la Moselle ont été rattachées à l'Allemagne. L'Alsace, rattachée au Gau du Pays de Bade, formait le *Gau Elsass-Baden* : la région. Et la capitale était Strasbourg. À Strasbourg, il y avait un représentant du nazisme : il s'appelait le Gauleiter Robert Wagner ; c'est lui qui avait organisé ce pays sous sa férule et qui avait incorporé de force les Alsaciens en 42...

On avait des cousins incorporés de force sur le front russe. Heureusement, ils n'ont pas été tués ; ils ont pu se sauver... L'un a été longtemps en Russie avant de rentrer ; l'autre a été au front des Ardennes, au moment de la contre-offensive allemande en janvier 45, et il s'est taillé. Il a franchi, au péril de sa vie, le front pour atterrir chez les Américains. Il était terriblement marqué par cet épisode parce que, au moment de traverser le front, il avait rencontré un SS allemand qui l'avait menacé et mon cousin avait tiré plus vite que le SS. Pour lui, c'était quelque chose d'avoir tué un homme - SS ou pas... Il avait tiré d'autres hommes anonymement mais là, il y avait un gars devant lui, et il avait tiré plus vite, et il l'avait tué. Pour lui, c'était quelque chose d'avoir tué consciemment. Il avait été marqué aussi par tout ce qui s'était passé pendant le service militaire, la guerre, tout ça. Il nous a raconté tout ça. Il n'avait vraiment pas des opinions très favorables envers l'Allemagne. Pour lui, c'était terrible...

Nous étions donc annexés et nous faisons partie du Gau Elsass-Baden... Qu'est-ce que je voulais dire ? J'ai perdu un peu le fil... Oui ! Les camps de concentration ! C'est pour ça

que je parlais de Sainte-Marie-aux-Mines ! Tout le monde sait qu'au Struthof, il y avait un camp de concentration allemand. On a beau dire qu'on ne savait pas, quand on allait dans la région, on nous montrait quand même cette montagne où des choses pas très nettes se passaient. On entendait aussi des explosions, parce que les détenus travaillaient dans une carrière de granit. Les gens du coin étaient ... Je ne sais pas... Ils n'osaient pas trop dire ce qui se passait : ils savaient, mais ils ne savaient pas très bien ce qui se passait. Contrairement à ce qu'on disait : " Les Allemands et les Alsaciens annexés auraient dû savoir ce qui se passait ". Bien sûr qu'ils savaient qu'il se passait quelque chose ! Mais la cruauté de tout ce qui se passait là-haut, je ne crois pas qu'ils la connaissaient vraiment. Je ne pense pas.

Après la guerre, on a appris tout ce qui s'était passé. A Sainte-Marie-aux-Mines, il y avait le tunnel inauguré en 1936. Le régime nazi voulait le réaménager pour en faire une usine de V1. Un détachement du Struthof avait donc été établi à l'entrée du tunnel de Sainte-Marie-aux-Mines, pas loin de la ferme où nous habitions... Comme la ferme était un peu en hauteur, on pouvait voir cette ancienne usine textile avait été transformée en camp. On voyait des détenus qui étaient déguisés en bagnards, avec des uniformes rayés. C'était pour moi quelque chose de terrible. J'ai vu ça et j'ai dit : "Mais pourquoi on a enfermé tous ces gens-là ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ?" J'ai donc vu, des Vosges, un détachement d'un camp de concentration. Cela nous a fait quand même beaucoup réfléchir, tout ça.

Puis est venu l'automne 44, et les grands bombardements de Strasbourg... Sur une dizaine de bombardements, 2 très grands. Le premier était en août 44 et l'autre en septembre. Nous avons repris la classe. Mais pas longtemps. Un jour, arrivés à la Bismarck Schule, on nous réunit dans la cour pour nous dire : "Plus d'école : tous les enseignants sont réquisitionnés pour aller au front et défendre le Reich allemand jusqu'à la victoire finale". C'était le terme. On était tous contents. On a poussé des cris de joie comme toujours, quand on laisse partir les enfants parce qu'ils n'ont plus école. Le rêve de tous les enfants, c'est que l'école brûle et qu'ils n'aient plus besoin d'y aller. Nous, c'était à peu près ça.

Nous étions donc à Strasbourg. Mon père, qui avait 4 enfants et qui était trop âgé pour aller au front, a été réquisitionné d'abord chez des paysans et ensuite pour creuser des tranchées près d'Oberhausbergen. Nous, nous étions à Strasbourg. On a entendu des avions qui arrivaient et l'alerte a sonné en même temps : c'était un bruit infernal... On a pu descendre en vitesse dans la cave. C'était le bombardement de Strasbourg. C'était inquiétant, le bruit des avions et des bombes... Dans la cave, subitement, tout s'est mis à trembler : on était pris sous des gravas... Les pierres, les briques, le plafond de la cave s'étaient effondrés sous la maison, elle-même effondrée... Le quart de la maison avait disparu. Nous étions là-dedans avec d'autres locataires... Heureusement, il n'y avait pas de blessés. On est sortis dans la rue par une espèce de soupirail, parce que tout était bouché, qu'on ne voyait plus de porte... Et on s'est réfugié dans la maison d'en face. Au bout d'une demi-heure, une fois le bombardement était terminé, on est ressorti dans la rue. On a vu que le quart de notre maison s'était écroulé. On était juste à l'endroit où la maison avait été détruite. Il y avait des morts dans la rue. C'était impressionnant.

La "Luftschutz" (?), une organisation de secours créée par les Allemands, nous a pris en charge. On nous a installé dans un grand restaurant de l'Orangerie : couverture, soupe, saucisse. On nous a restauré pour passer les premières heures de ce bombardement. Pendant ce temps, mon père, qui avait vu ce bombardement des hauteurs de Oberhausbergen, est rentré à pied - le tram ne circulait plus. Arrivé chez nous, il n'a plus vu personne. Il a été affolé, atterré. Il s'est dit : "Ils sont morts" quand il a vu notre maison. Finalement, quelqu'un lui a dit : "Ils sont tous au restaurant de l'Orangerie". Et c'est avec un grand soulagement qu'il nous a retrouvés. On a vécu dans cette maison à moitié démolie pendant une semaine, le temps qu'on retrouve un autre logement. Des logements vides, il y en avait... Les Allemands venus en 40 s'étaient enfuis et, malgré les bombardements, il y avait à nouveau des logements vides. On était dans un logement qui avait été occupé pendant 4 ans par un Allemand ; lui-même, avait pris ce logement à un

Juif qui n'était pas revenu en 39. C'est comme ça que ça s'est passé en 39 : les Allemands se sont installés dans les logements de ceux qui ne sont pas revenus.

Je passe un peu du coq-à-l'âne, et je reviens en 39. Il n'y a pas eu que les Juifs qu'on a chassé en 40 ; on a aussi chassé des Alsaciens, après les avoir fait revenir de Périgueux au triomphe allemand : « vous retrouvez votre Mère-partie », etc. Mes grands-parents maternels étaient taxés de francophiles - ce qu'ils étaient d'ailleurs, mais ils ne pensaient pas qu'on les chasserait pour autant. Un matin à 6h, la Gestapo est venue chez eux, à Koenigshoffen, avec un avis comme quoi ils devaient se préparer en une heure, avec trente kilos de bagages chacun, et s'enfuir. Ils devaient être embarqués dans un camion et expédiés du côté de Vichy, dans le Massif Central. Cela a été un choc, pour moi, de voir mes grands-parents obligés de partir. Un gamin de cet âge ne comprend rien : "Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Pourquoi on les chasse comme ça ?" Voilà ce qu'on vit, quand on est gamin dans une guerre. On vit au jour le jour, on s'amuse, on fait un tas de choses... En même temps, on est pris inconsciemment ou consciemment dans tout un mouvement. Mais on n'interprète pas ce qu'on voit : on n'a pas d'opinion, on ne sait pas ce qui se passe. On sait, mais on n'en a pas conscience....

Je reviens à la fin de la guerre, puisque je me suis interrompu aux bombardements de Strasbourg, à un mois de la Libération de Strasbourg à peu près. Nous étions dans notre nouvel appartement provisoire, après le bombardement. La Libération, c'est allé tellement vite ! La veille, on entendait gronder les canons très loin dans les Vosges. On s'est dit : « Le front n'est pas loin, mais il n'est pas proche »... Les Français étaient sur la crête des Vosges, du côté de Dabo, donc encore à 30 km... On n'aurait jamais cru que le lendemain matin, à 11h, ils seraient déjà à Strasbourg. C'est allé tellement vite qu'on était heureux, mais en même temps surpris... Voilà. C'était la libération. On était content et en même temps surpris.

Ce qui m'avait frappé, c'est que du jour au lendemain, après le drapeau nazi, il y avait subitement plein de gens (je ne juge pas) qui avaient des brassards FFI. On aurait cru que 50% de la population était FFI - Forces Françaises d'Intérieur, on appelait ça... Moi qui connais les Alsaciens, je sais qu'ils étaient plutôt attentistes. Je sais qu'il y avait des résistants (le père de ma femme était un résistant), mais pas 50% quand même ! Deux jours après, un décret qui est sorti : tous ceux qui ne pouvaient pas justifier de leur présence dans la résistance ne devaient pas arborer, sous peine de réprimande, le brassard FFI. Alors, cela a un peu diminué. Ceci pour dire comme les gens sont un peu opportunistes, ou appelez ça comme vous voulez... Pendant la guerre, il y avait de vrais nazis, de vrais collaborateurs en France, et de vrais résistants. Mais, au milieu, il y avait 80 % de la population qui attendait, qui vivait, qui subissait. Dans notre famille, on n'était pas des résistants ni des nazis. On vivait au jour le jour. On subissait : on essayait de survivre, en fait. La Libération était donc un soulagement. Mais il ne faut pas croire qu'on était tous des résistants. Il ne faut pas exagérer, comme cela a été le cas dans les grands discours chauvins d'après-guerre.

Strasbourg était libérée, mais pas l'Alsace. On a vécu le Noël le plus pénible de la guerre. En 44-45, c'était très difficile. C'était l'hiver. Les hivers de guerre sont toujours très rudes. On n'avait plus de quoi se chauffer. On n'avait plus de quoi manger, sauf des pommes de terre qu'on mangeait tous les jours, matin midi soir. Mais du reste, on n'avait pas. Après la Libération, en avril, je suis revenu à l'école française. Je ne savais plus un mot de français. Mais j'ai réappris très vite, parce que je savais parler français avant la guerre. Au bout de trois mois, je savais de nouveau parler français. Voilà comment s'est passée cette guerre. Ce que je retiens, c'est que ça m'a marqué. J'avais 6 ans au début, et 12 ans à la fin : j'ai quand même compris beaucoup de choses. J'ai dit : " Plus jamais des trucs pareils ". Il y avait la haine du régime nazi ; la haine des Allemands. Tout de suite en 49, il y a eu la première réunion du Conseil de l'Europe. Je voyais l'avenir en autre chose. Pour moi, l'Alsace au centre de l'Europe, et l'Europe en général, c'était la solution qu'il fallait prôner pour tout le monde. Je suis fanatiquement pro-européen. Je ne milite pas, mais je suis vraiment pour l'Europe.